

Lindsay Huot

L'école de la vie

ROMAN

Chapitre 1

Le théâtre des poubelles

L'alarme explosa dans le silence. Brisant le calme de mon bureau avec la finesse d'un violon mal accordé.

Mon stylo jaillit de ma main et atterrit quelque part derrière moi. Mon cœur bondit dans ma poitrine, affolé. Je retombai à moitié affalée sur ma chaise, les bras en l'air, le souffle court.

Un instant de flottement, comme si je venais de me réveiller d'un rêve ou d'en sortir brutalement. La pièce était la même, les papiers toujours là, mais quelque chose avait changé. Une autre page s'était ouverte dans la monotonie de la soirée.

En me redressant, je croisai mon propre reflet dans la fenêtre. Une créature étrange me fixait.

Bigoudis perchés comme des antennes, masque d'argile rouge qui craque, paupières mi-closes entre sagesse et fatigue.

J'ouvris la bouche et la referma tel une grenouille, ma face mi-satisfaite, mi-amusée. J'avais l'air d'une diva déchue en pleine préparation pour un spectacle. Et le pire ? J'en avais l'habitude c'était ma routine du jeudi soir.

Et puis, cette pensée étrange me traversa, soudaine et intrusive comme une notification dans ma tête déjà embrouillée :

Est-ce que ma mère ressemblait à ça, elle aussi, avant de monter sur scène ?

Clignant des yeux pour chasser cette avenue de pensées encombrantes, je revins à l'essentiel.

L'alarme... ah oui. Elle était censée me rappeler de sortir les poubelles. Une autre tâche du jeudi soir.

Et puis je m'exécutai... mais pas tout de suite.

Avant, j'avais envie de me laisser prendre au jeu.

« Ô merci, ô chère alarme ! » m'exclamai-je, bras levés au-dessus de ma tête, dans un élan théâtral.

« Toi, montre intelligente, gardienne inflexible de mon emploi du temps ! Outil de secours pour ma mémoire capricieuse, régisseuse discrète de ma vie sociale ! »

Je fis une pause dramatique, puis repris, voix grave et solennelle :

« Je te suis éternellement reconnaissante, car j'allais presque oublier le jour des poubelles ! »

Un rire m'échappa, mais je poursuivis ma tirade comme sur une scène :

« Ô toi, noble alarme ! Qui sonnes comme un klaxon de camion, fidèle petite dictatrice à écran tactile ! Témoin du chaos organisé qu'est ma vie, oracle des délais oubliés, tueuse de procrastination, et ce soir encore, sauveuse de mes rendez-vous avec les bacs vert et bleu ! »

Un éclat de rire me secoua vraiment cette fois, résonnant dans mon bureau vide comme un rappel de théâtre.

Franchement, si un jour on me met sur écoute, ils vont me classer dans les cas bizarres. Et ils n'auraient peut-être pas tort.

Je me dirigeai vers la pile de copies sur le bureau, d'un pas léger, presque dansant. Je vérifiai machinalement mon travail.

« Trois copies. . . C'est tout ce qu'il me reste. Un exploit. »

Je repris place, me laissant tomber dans ma petite chaise en bois. Elle fit trois tours complets, grinçant à chaque passage comme pour applaudir ma performance. Puis, dans le calme retrouvé, un soupir satisfait s'échappa de mes lèvres.

J'empilai quelques documents sur mon bureau, histoire de donner l'illusion d'un rangement efficace. Mon regard glissa distraitement jusqu'à mon calendrier de bureau. Les yeux en mode scanner, je cherchais la date du jour.

Avec mon crayon rouge de correction, je traçai une croix ferme sur cette journée terminée.

Le dernier jeudi d'avril. Déjà.

La retraite approche à grands pas. Encore quelques semaines, et toutes ces alarmes n'auront plus de raison d'être.

Je me redressai brusquement, une bouffée de chaleur et d'énergie m'envahissant comme une montée d'adrénaline. Bras levés, dramatique et décidée :

« Mais oui, quelle bonne idée ! » lançai-je à la pièce vide.

Je me mis à fouiller avec enthousiasme à la recherche de ma « to-do list » préférée celle au titre prometteur, griffonnée au stylo bleu :

Projets pour mes vieux jours (plan de retraite parfaite)

- ✓ *Prendre mon temps pour savourer la vie*
- ✓ *Prendre plaisir à flâner*
- ✓ *Tenir un journal de gratitude*
- ✓ *Regarder le coucher du soleil*
- ✓ *Goûter aux joies du café au petit matin*

Et, d'un geste solennel, j'y ajoutai :

- ✓ *Éliminer toutes ces alarmes*

« Bientôt libre ! » déclarai-je, en ouvrant les bras devant la fenêtre, comme une héroïne sur la proue d'un bateau.

Le fleuve en contrebas, imperturbable, poursuivait son cours.

Je me faisais penser à une actrice prononçant sa dernière réplique avant le rideau final.

Mais alors que je restais là, bras figés dans le vide, un souffle suspendu, une pensée insidieuse vint s'infiltrer.

Et si je n'étais pas prête ?

Pas à m'arrêter, non. Mais à lâcher cette agitation familière, ces petites contraintes qui rythment mes journées.

À abandonner mes listes, mes alarmes, mes courses contre la montre...

Ce désordre minuté qui, malgré tout, me structure. Qui m'appartient.

Je crus sentir une tension monter dans ma poitrine. Ce n'était pas un regret. Pas encore.

Plutôt un flottement. Un vertige.

Le stress, discret mais bien là, d'entrer dans un temps nouveau, sans boussole, sans échéance.

Et si, sans le vouloir, j'étais devenue dépendante de cette vie organisée ?

Je continuai de fixer la fenêtre, le fleuve, la nature, le ciel.

Dehors, sous un ciel alourdi par la brume, le fleuve majestueux s'étire en un flot puissant, son eau teintée de gris argenté. Sur les rives, les oies arctiques, ces ballerines du ciel, exécutent une chorégraphie aussi gracieuse qu'inattendue. La nature s'éveille lentement. Les feuillus sont encore nus, mais un soupçon de vert commence à poindre. Un peu partout, la vie reprend son cours, et déjà, sur le fameux gazon du voisin, l'herbe renaît avec une avance agaçante.

Je regardai ma montre, il ne devrait pas tarder.

On a tous un voisin parfait, moi, c'est monsieur Renaud. Mon cher « voisin de droite », ou comme je l'appelle en riant intérieurement, « monsieur Sacoche », toujours « sur la coche ». Lui, n'a certainement

pas besoin d'une alarme pour se rappeler que c'est le jour des poubelles. Toujours premier du rang, toujours ponctuel. Ses poubelles, ses bacs de recyclage sont sortis avec une rigueur presque militaire, je crois qu'il vit sur un calendrier invisible, la structure, c'est sûrement son domaine.

Sa propriété est un modèle d'ordre. Sa haie de cèdres et le corps de sa femme sont impeccablement taillés au couteau. Même sa famille : deux filles, un garçon, tous beaux comme des acteurs d'une publicité de magazine, posant dans leur charmant cottage anglais entretenu avec une rigueur de conservateur de musée. Il règne là, en maître d'un monde lisse, propre, cadré.

Tout chez lui est à sa place. Mais rien, vraiment rien, ne rivalise avec la perfection de sa pelouse. D'un vert indécent. Rase, lisse, sans une mauvaise herbe. Elle pourrait servir de terrain de golf. Mon père disait « Le gazon semble toujours plus vert chez les voisins ».

Je souris en l'imaginant. Il a tout l'air d'un comptable rigide, aux chaussettes brunes tirées bien haut sous ses pantalons impeccables. En réalité, je n'ai aucune idée de ce qu'il fait. Est-il dentiste, avocat ou peut-être même astronaute, qu'en sais-je ?

Ce que je sais, c'est qu'à neuf heures chaque matin, il quitte son domicile, sa sacoche de cuir bien calée à l'épaule, dans sa Buick grise familiale. À 15 h 30 précises, il est de retour, une petite provision d'épicerie à la main, le geste calculé. À 16 h, il tond, taille, lave, ou en hiver, il est pelte la neige. Il pourrait même passer l'aspirateur sur le rebord de sa piscine, rien n'échappe à sa vigilance, comme une routine bien ancrée. À 17 h 30, l'odeur de ses grillades s'échappe de son jardin, parfumant le quartier entier.

Puis, sans faute, tous les jeudis, il sort ses poubelles comme une horloge, les bacs luisants d'un propre intimidant, alignés l'une à l'autre, avec la précision d'un architecte.

Mon regard se tend vers mon autre voisin. Celui d'en face ! Entre, Monsieur Sacoche et Monsieur Saillant, la rue est un étrange décor de discordance. Contrairement à monsieur Sacoche, M. Saillant, a été surnommé par mon imagination « l'homme de fer ».

Chez lui, la définition du mot « poubelle » prend un tout autre sens. Là, où M. Sacoche voit des déchets à éliminer, M. Saillant voit des trésors en devenir. Son terrain est une véritable galerie d'art en plein air, peuplée de flamants roses en fer-blanc, de clôtures en bois décorées, de fleurs sauvages, de sculptures fantasques et d'une montagne hétéroclite de meubles. Divers objets, entassés près d'une remise, sont fatigués par le temps.

À un âge où d'autres ralentissent, M. Saillant prend plaisir à redonner vie aux objets oubliés. Un vieux buffet abandonné ? Un trésor à restaurer. Un vélo rouillé ? Une nouvelle aventure. Tout sur son terrain a une histoire, une seconde chance. Je devine que pour lui, chaque babiole a une valeur sentimentale bien plus grande que ce que nous, simples spectateurs, pourrions comprendre. Ici, on dit : « Les goûts, ça ne se discute pas, mais le décor, ça se remarque ! » Et, le terrain de M. Saillant est l'incarnation parfaite de cette expression.

Les enfants du quartier y voient un paysage animé, un bric-à-brac enchanteur où chaque objet semble avoir sa propre personnalité. Les adultes, eux, y perçoivent un fouillis. Dès la fin du printemps, il annonce sa vente de garage, où tous ses objets transformés tentent

leur chance de trouver une seconde vie. J'y ai déjà acheter un pot de fleurs originale et une cuve pour faire mon feu de camp fabrique avec un vieux drums de sécheuse.

J'adore l'observer cacher derrière mon rideau. Il dégage une joie discrète face à la simplicité. Malgré son âge avancé, il sourit à la vie, comme un vieux sage un peu bohème. Tous les matins, beau temps, mauvais temps, il part en promenade vers le fleuve. Ensuite, dans le silence de l'après-midi, on entend résonner le bruit du métal frappé dans son atelier, signe qu'il est à l'œuvre.

Comme s'il attirait les âmes errantes, il reçoit la visite quotidienne d'un couple de voisins que j'ai surnommé « les Senteux », un duo d'agriculteurs amusants habitant sur notre rue. Ils arrivent toujours les bras chargés de légumes du jardin ou d'un pot de confiture maison, échangeant nouvelles et anecdotes avec M. Saillant, qui, un sourire en coin, les accueille en essuyant machinalement ses mains remplies de sciure.

Impossible de manquer leur maison si vous passez au Cap Tourmente, un peu plus loin sur la route principale, en diagonale de chez moi. Elle est peinte en jaune soleil et leur énorme affiche blanche « VERS À VENDRE » prend toute la place sur le poteau de la galerie.

Vous remarquerez que l'un d'eux est toujours assis derrière son kiosque à légumes frais, dévorant un casseau de petits fruits. N'essayez pas de passer incognito : ils sont joviaux et vous envoient la main ou discute de météo avec tous les passants. S'ils remarquent quelque chose d'étrange ou d'inhabituel dans les environs, attendez-vous à être questionné. Madame Senteuse a du flair et monsieur Senteux réussit facilement à se faufiler comme un

ver dans toutes les conversations du village. J'aime bien croiser leur chemin ; je les trouve drôles et attachants. À mon avis, les gens comme eux, ils forgent la richesse de tous les villages de campagne.

Mon père avait l'habitude de dire : « Apprécie ton voisin, mais ne supprime pas ta clôture. » Ensuite, moi, je lui répliquais toujours : « Les plus beaux zoos ne possèdent pas de clôture. » Il secouait la tête, un sourire au coin des lèvres. Je souris à l'image de mon père dans ma mémoire. J'adore penser à lui. Ça me réchauffe le cœur.

Eh bien oui, je fais partie de ces personnes qui ne connaissent pas vraiment leurs voisins.

Je les observe de loin, ou de derrière ma fenêtre. Quand je les croise, je les salue poliment, échange quelques banalités sur la météo, et souvent, je leur rends un sourire en réponse à un simple « bonjour ».

Rien de plus.

Secrètement, j'aime les observer. Les étudier. Puis me raconter des histoires sur leurs vies, dans le théâtre de mon imagination.

Ici, tout vit, tout se transforme, tout trouve sa place dans une histoire.

Toujours postée à la fenêtre, perdue dans mes pensées, je passe lentement un doigt sur le rebord de la tablette, puis souffle dessus. Un petit nuage de poussière s'envole.

Et soudain, une tache blanche attire mon regard sur le terrain.

Je plisse les yeux.

« Gina, regarde ! Une oie sur notre terrain ! Viens voir, ma belle. »

Ma petite chienne aux oreilles pendantes se redresse sur ses pattes arrière, curieuse.

Elle grimpe sur le bord de la fenêtre, posant ses griffes contre la vitre.

« Wouf ! Wouf ! » aboie-t-elle, excitée.

« Ah non, chut, ma coquine... Tu vas lui faire peur. »

Et l'oiseau s'envole.

Gina continue de scruter l'extérieur, comme si elle espérait qu'une autre apparition magique vienne troubler notre gazon encore jaune.

Je reste là, immobile un instant. Peut-être qu'il faut apprendre à ne pas retenir ce qui passe.

Et, comme Gina, sauter, japper, affronter la vie avec l'espoir d'un nouveau.

Ma main se pose doucement sur la vitre froide.

Elle ne me renvoie rien d'autre que ce mélange de fatigue tranquille et de lucidité tendre.

J'approche lentement la tête. Mon front touche le carreau.

Et je me laisse aller à ces pensées flottantes, celles qui viennent quand on est à la lisière d'un changement.

« Est-ce qu'on s'habitue à ne plus courir après le temps ? »

La question reste suspendue, aussi légère que la buée qui commence à se former sur la vitre.

Et soudain... je pense à mes poubelles.

Dans mon dos, Gina trotte déjà vers la cuisine, probablement en quête d'un biscuit ou d'un bruit suspect. Elle ne se pose pas toutes ces questions. Elle vit. Elle guette. Elle aime. Elle attend.

Après quelques minutes de silence, je soupire énergiquement en me secouant et en redressant les épaules une fois de plus. « Bon, assez traîné, ma Brie, il faut les sortir ses poubelles !

« Belle fille, » lui dis-je en lui caressant le dos. « Je vais me préparer, et on sort. »

Deux minutes plus tard, prête à partir, je lançai :

« Allez Gina, tu viens, ma belle ? » me dirigeant vers la sortie. « Wouf ! » me répondit ma fidèle petite chienne, pleine d'enthousiasme. Gina ne refuse jamais une visite dehors, peu importe le temps qu'il fait, ma chienne me suit au pas, toujours pleine d'énergie.

Les minutes suivantes en traînant mon bac bleu jusqu'au bord du chemin, je repensais à ma " To-Do List " de retraite. Devrais-je y ajouter toutes ces petites corvées qui s'accumulent sur ma

propriété ? Y inscrire, refaire l'allée d'entrée, par exemple, afin d'arrêter de me battre avec ces fichus bacs de vidanges.

Je grognais dans ma tête, lorsque M. Renaud, alias M. Sacoche, apparut à mes côtés, toujours aussi formel, son pas mesuré comme une horloge bien réglée. D'un ton neutre et précis, il lança :

« Bonsoir, Madame Jolicoeur. C'est la semaine du recyclage il faut aussi sortir le bleu ! Dites-moi, vous avez écouté la météo ? »

Sans attendre ma réponse, il ajouta :

« Ils annoncent des vents forts ce soir. Et, ici, au Cap Tourmente, vous savez comme moi que le vent ne fait pas semblant. Si votre bac est trop léger, il risque de se retrouver au bout de la rue. »

Comme pour appuyer ses dires, une rafale s'engouffra soudain, me forçant à m'agripper à mon bac qui menaçait de basculer.

« Oups, je vais vous aider ? » dit-il en s'avançant.

Avant même que je puisse répondre, il posa ses grandes mains sur le couvercle et, d'un geste sûr, stabilisa le tout. Je le regardai faire, légèrement troublée par cette proximité impromptue.

« Tenez, poussez de ce côté, je vais le ramener droit. »

Obéissante, je m'exécutai. Son efficacité était remarquable, tout comme celle de son parfum boisé, qui, porté par l'humidité ambiante, semblait s'attarder plus longtemps dans l'air.

Ce bel homme aux yeux verts et à l'allure athlétique, M. Sacoche, est incontestablement plus jeune que moi, mais il dégage une gravité et un sérieux presque intimidants. Il incarne la rigueur et la discipline, refusant toute forme d'imprévu. Mais son parfum il me fit tourner la tête.

« Voilà. Cela devrait tenir debout... mais pour être sûre, ajoutez-y quelque chose de lourd. »

Je retrouvai mon sourire :

« Ça tombe bien, j'ai une boîte remplie de vieilles notes de cours qui mériteraient bien un dernier au revoir. »

Un léger hochement de tête. Un micro-sourire en coin, presque imperceptible, et il répondit toujours aussi sérieux :

« Excellente idée. Bonne soirée, Madame Jolicoeur. »

Laissant échapper un soupir intérieur, je l'observai s'éloigner. Contrôlant ou simplement soucieux ?

Pourtant, derrière cette façade, un magnétisme discret persistait. Quelque chose de troublant. Cet homme répond à l'un de mes fantasmes : l'homme sérieux, autoritaire, inébranlable. Ne le dites pas, mais il m'est déjà arrivé de rêver à lui. Des rêves... humides.

Tandis qu'il s'éloignait, mon regard s'attarda sur ses épaules droites, son cou parfaitement dessiné, et ce mot inscrit sur son manteau noir :

« Entraîneur »

Je haussai un sourcil. Entraîneur de quoi, au juste ?

Un mouvement derrière la fenêtre voisine attira mon attention. Sa femme. Elle aussi, visiblement captivée par son homme, l'observait. Si j'étais en couple avec un beau mâle, je serais fière de voir qu'il plaît à d'autres femmes. Fière d'être liée à un homme qui attire les regards. Fier de ce Monsieur parfait. Mais un brin contrôlant.

Une bourrasque de vent me ramena à la réalité.

« Ouf, quelle fraîcheur ! Viens, ma belle. Pas de promenade ce soir, cette bruine me glace les os. Allez suit moi Gina, faisons vite le tour de la maison et puis, ensuite il faudra bien remplir ces bacs trop légers. »

Ma petite chienne trottina joyeusement à mes côtés, sa queue battant l'air avec entrain, dissipant, juste un instant, l'écho de mes pensées interdites.

Faisant le tour de ma cour, je songeais à ma maison. Voilà 22 ans que j'habite ici, sur la route du Cap Tourmente, dans cette petite cabane blanche au toit rouge, blottie au cœur de Saint-Joachim. Saint-Joachim est une municipalité agricole du Québec. Cette région, nichée entre fleuve et montagnes, est un sanctuaire pour les oies des neiges, qui s'y arrêtent lors de leurs migrations au printemps et à l'automne. Un spectacle que je ne me lasse jamais d'admirer.

Cette demeure, n'a pas toujours été ma maison. À l'origine, j'y avais loué une simple chambre, après avoir répondu à une petite annonce dans un journal local. Mme Thomassin, veuve et un peu isolée, cherchait de la compagnie et un coup de main pour les tâches domestiques. Cette petite maison lui semblait bien vide depuis la

mort de son mari, Emmanuel. J'y trouvai refuge à un moment où je souhaitais du calme. Rita, de son prénom, était une dame charmante, pleine de vie et d'histoire. Elle m'apprit le tricot, me raconta ses souvenirs d'amour avec Emmanuel, et au fil du temps, je m'étais attachée à elle comme à une grand-mère.

En me penchant pour ramasser un papier emporté par le vent sur ma terrasse, mes pensées étaient justes pour elle. Je me souviens de ce jour où elle chuta. Le bassin fracturé, elle ne revint jamais ici. Pauvre Rita, arrachée à son jardin qu'elle aimait tant, à cette maison bâtie par son père, remplie des souvenirs d'une vie entière. Ainsi, elle a fini par s'éteindre loin de chez elle, dans un centre de soins. Après son décès, la succession ne voulait plus de la maison, trop petite, trop vieille, trop chargée de souvenirs pour eux. Alors moi, par accommodement, je leur ai fait une offre d'achat. Afin de m'éviter un déménagement et une relocalisation. J'ai acheté la maison dans laquelle j'étais hébergée. Une des plus grosses décisions de ma vie. Moi, fille d'un militaire nomade, je m'étais ancrée ici sur une terre. Ici à Saint-Joachim.

« Allez Gina, on rentre, ma belle ? », dis-je, tirant doucement sur sa laisse alors que nous faisons demi-tour.

En entrant chez nous, je suis accueillie par les murs tapissés de fleurs colorées, un papier peint qui court du vestibule jusqu'à mon bureau, un vestige d'une autre époque. Ce papier peint datant de 1930, je ne me résous pas à le changer. Il a quelque chose de rassurant, un lien avec le passé, comme si ces fleurs éparpillées gardaient encore la mémoire des jours heureux de Rita.

Mon bureau, ma pièce préférée, est près de l'entrée. Il habitait autrefois le poste de travail d'un petit bureau de poste qui occupait la maison. Il propose une vue d'hiver imprenable sur le fleuve Saint-Laurent et la route sinueuse du Cap Tourmente. Je m'y installe souvent pour travailler ou simplement pour contempler le paysage. L'esprit de cette maison m'apaise. Ici, tout raconte une histoire, et chaque recoin murmure des souvenirs.

Chaque année, je découvre un détail que je n'avais jamais remarqué avant. Parfois, une gravure ancienne sur les cadres de bois, des écorchures, une marque discrète laissée par le temps. C'est comme si la maison continuait de parler, de se dévoiler lentement, m'offrant à chaque fois un peu plus de son histoire. C'est ici que je me sens chez moi, entourée de ce passé qui m'enveloppe, avec Gina, installée sur son petit pouf, toujours à mes côtés. Chaque année, je découvre de nouveaux détails et m'émerveille de l'histoire qui imprègne ces murs. C'est un havre de paix pour moi. L'endroit où je peux me ressourcer et profiter du calme en compagnie de ma chienne Gina qui a son petit pouf juste à mes côtés.

J'y ai écrit un recueil, un livre composé des lettres de mon père. Je l'ai terminé il y a quelques semaines, il est enfin parti, à l'impression. La fin des cours approche à grands pas. Mon bureau, ce sanctuaire de travail et de réflexion, sera bien moins utile une fois la retraite entamée. Je profite donc de cette soirée pluvieuse pour faire un peu de ménage, fouillant dans des papiers qui traînent depuis trop longtemps.

Je relis chaque note, chaque mot qui, autrefois, me semblait important, nécessaire. Aussitôt, mes pensées dérivent et une vague de souvenirs m'envahissent.

Avant, cette pièce était un modèle de rigueur et d'ordre. Les années ont lentement effacé cette discipline, laissant place à la procrastination, avec la douce illusion qu'un jour, à la retraite, j'aurai tout le temps de...:

Passer à l'action : liste de projet post retraite

- ✓ *Refaire l'allées de la maison*
- ✓ *Réorganiser (une bonne fois pour toutes) le classement de mon bureau*
- ✓ *Faire évaluer et (peut-être ?) vendre ma petite maison*
- ✓ *Faire le vide... du superflu, du passé, de l'inutile, du vide*
- ✓ *Poser un hamac sur la véranda*
- ✓ *Profiter de ma retraite*

Retraite. Ce mot sent la liberté pour certains : liberté, repos, vacances bien méritées. Pour moi ? Il évoque surtout un immense point d'interrogation. Un vide. Une solitude qui résonne plus fort que mon alarme.

Si je devais en faire le récit dans un journal, voici comment il commencerait :

Après des années à jongler avec le travail acharné, les responsabilités professionnelles et les défis, me voilà, Mme. Brigitte, celle qui aime tant se raconter des histoires, larguée dans une mer de temps libre aussi vaste qu'inconnue. Une page blanche à remplir, une aventure imprévue. Sa liste de tâches à la main, seule avec sa chienne colorée, elle se lance tête première dans ce grand saut vers... le vide.

La retraite, c'est un peu comme recevoir un billet pour une destination inconnue. Excitant, non ? Sauf que personne ne vous dit si c'est un vol en première classe avec champagne ou un saut en parachute. Certes, je

pourrai enfin me consacrer à mes passions en pause depuis trop longtemps : à cette liste que je m'efforce de tenir, ou peut-être finir ce vieux tricot, ou enfin oser lire ce livre qui me nargue depuis des années. Mais, derrière cette promesse de liberté, il y a aussi une petite voix qui murmure : et si l'ennui s'invitait ? Si les regrets se glissaient entre les pages de cette nouvelle vie ?

Pourtant, je suis en paix avec ma décision. J'ai choisi une retraite anticipée. Mon choix, quitter l'enseignement avant que l'amertume ne prenne racine en moi. L'école a changé, les jeunes ne sont plus si jeunes. Ils sont pressés par la vie, absorbés par des emplois, des responsabilités, et ces fichus téléphones portables qui les relient au monde autant qu'ils les enchaînent à lui comme un cordon ombilical. L'anxiété règne en maître, et le temps leur échappe, comme pour moi.

Les besoins de mes étudiants n'ont cessé d'augmenter, tandis que l'accès aux ressources professionnelles diminue jour après jour. Les pressions sont devenues insupportables, et l'idée de rester pour lutter contre un système qui ne change pas m'épuise. J'ai décidé de partir avant que cette frustration ne me dévore.

Cependant, tourner la page de ma carrière n'est pas chose facile. Devenir enseignante a été un rêve pour lequel j'ai travaillé sans relâche, franchissant de nombreux obstacles au détriment de ma vie personnelle. Sans mari, sans enfants, j'ai avancé seule, comme le disait mon père, « la tête haute et les fesses serrées ». Ses mots, bien que durs, étaient imprégnés de fierté silencieuse. Ils reflétaient sa vision de la force requise pour naviguer seule dans ce monde.

Même après trente-six ans de dévouement, chaque jour a été un véritable plaisir. Transmettre mes connaissances, inspirer, guider mes étudiants vers la réussite-cela n'a jamais cessé de m'animer. Ces moments partagés en classe, ces liens tissés avec mes élèves, resteront gravés dans mon cœur bien plus profondément que les années sur un

calendrier. Mes trophées, à moi, sont là, cachés dans ces albums de finissant et ces sourires figés dans le temps.

En passant la main sur la pile de trente-six journaux de finissants, dont le mien, je les entasse avec soin pour faire de la place au 37^e, fraîchement imprimé. Ces pages, ces visages me rappellent les vagues d'époques révolues. J'ouvre le journal de 1992 : l'année des toupets volumineux, du spray-net et des chemises à carreaux. Puis, 2003 : les gilets bedaine et le grand retour des tailles basses. Je souris face à l'évolution perpétuelle de la mode. Pantalons éléphant, capri, jupes à carreaux obligatoires, puis leggings de coton. Avec la pandémie de COVID-19, il n'était même plus rare de voir des élèves en pyjama en classe. Pourquoi pas, pensais-je en souriant ?

Ainsi, bientôt, ce sera le début des dernières fois. Ma dernière danse avec les listes de présence, ma dernière valse avec l'horaire scolaire. Le dernier sprint d'énergie avant les vacances d'été, ces vacances-là, elles ne seront plus temporaires. Ma dernière course aux corrections, le dernier coup de crayon rouge traquant les fautes. La dernière fois où le mot « retraite » sera un projet et non une réalité.

Je me console en me disant que la retraite n'est pas simplement la fin d'une carrière, c'est aussi le début d'une nouvelle aventure. Quelle aventure ? L'inconnu m'attend, un terrain vierge à explorer. Sans horaires, sans responsabilités professionnelles, juste moi et... cette liberté qui me paraît, pour l'instant, presque intimidante.

Alors que je suis plongée dans mes pensées, un léger bruit me tire de ma rêverie. Un petit papier glisse du coin du bureau et tombe doucement au sol. Intriguée, je me penche pour le ramasser. Dès que mes doigts effleurent la feuille, je reconnais l'écriture : soignée, élégante et familière... C'est celle d'Olivier.

Mon cœur se serre légèrement. Olivier. À la simple évocation de son nom, un flot de souvenirs me revient. Combien d'années se sont écoulées depuis ce petit mots ?

Je déplie lentement le papier, savourant le moment, comme si chaque pliage renfermait des fragments de souvenir.

Chère Brigitte,

Aujourd'hui est un jour spécial. Si ce cadeau pouvait parler, il te dirait sûrement : « Allez hop, debout, une nouvelle année qui commence, on ne traîne pas ! » Mais ne t'inquiète pas, je ne l'ai pas programmée pour te réveiller aux aurores... pas encore !

En parlant de temps qui passe, cette montre intelligente est là pour veiller sur toi, te rappeler (gentiment) de ralentir quand il le faut, de savourer chaque instant, et surtout... de ne pas être en retard à nos prochains rendez-vous ! Eh oui, même le temps ne peut rien contre ton légendaire talent pour repousser l'heure fatidique.

Que cette année t'apporte tout ce que tu désires : du bonheur, des fous rires, et des réveils en douceur (sans trop d'alarmes stridentes, promis) !

« Peu importe où la vie nous mènera, sache que tu ne seras jamais seule. Je serai toujours à tes côtés, à applaudir tes victoires et à alléger tes doutes. »

Joyeux anniversaire, mon amie !

*Avec toute mon affection, ton ami, ton collègue et ton patron
Olivier Racicot.*

Ce cher Olivier a toujours raison.

Il y a quatre ans, il m'a offert cette montre intelligente. Petite, élégante, discrète... jusqu'à ce qu'elle pousse ce son strident pour me rappeler qu'il est temps de me lever, de respirer, ou pire, de sortir les poubelles.

Un bip perçant, impossible à ignorer, un peu comme Olivier lui-même.

Elle me chuchote à l'oreille quand il est temps de bouger, de respirer, ou même de me calmer. Quand mon cœur s'emballe un peu trop, elle me signale gentiment que non, ce n'est pas un coup de foudre, juste un excès d'enthousiasme.

Grâce à elle, fini les oublis embarrassants, les rendez-vous ratés, les courses de dernière minute. Elle me tient en alerte, toujours sur le qui-vive.

Elle veille sur moi. Tout le temps. Comme lui.

Car Olivier n'est pas juste celui qui m'a offert cette montre.

Il est bien plus que mon patron : un guide, un roc, une force tranquille mais constante. Il a ce don agaçant de toujours avoir un

coup d'avance, de savoir exactement quoi dire, quoi faire — et de vous bousculer juste assez pour vous remettre sur le droit chemin.

Si nous nous étions rencontrés ailleurs, à un autre moment... peut-être que l'histoire aurait été différente.

Il fut un temps où son charisme, son regard perçant et son esprit affûté me faisaient chavirer. Mais les années ont transformé cette émotion en quelque chose de plus rare, de plus précieux encore : une confiance absolue, une complicité silencieuse, une loyauté inébranlable.

Toujours à l'écoute, à chaque fois présent, fidèle comme un bon soldat...

Lui aussi continue de rythmer ma vie, à sa façon.

Toujours aussi drôle, franc et brillant, il est ce compagnon de route inestimable avec qui je partage tant : la musique classique, les musées, le théâtre, les grands hôtels, les restaurants chics... et surtout, cette amitié indéfectible.

Aujourd'hui divorcé, il reste séduisant, charismatique, et d'une grande beauté.

J'ai longtemps entretenu des fantasmes à son sujet.

Je me revois, certains matins, hésiter longuement devant ma garde-robe, choisissant mes tenues en pensant à lui, à ses goûts si sûrs, dans l'espoir secret de lui plaire.

Mais j'ai toujours résisté à l'envie de lui avouer mes désirs.

Peut-être qu'un jour, quand notre collaboration professionnelle touchera à sa fin... peut-être que ce jour-là, il sera enfin temps d'explorer ce "et si ?" qui me hante depuis si longtemps.

Après tout, il n'y aura plus de lien hiérarchique entre nous.

« Enfin Brigitte, franchement... tu es ridicule. Jamais Olivier n'a laissé entrevoir quoi que ce soit. »

Je secoue la tête, comme pour chasser cette pensée.

Et pourtant... une petite voix refuse de se taire.

Bref, sa lettre et son cadeau me touche encore profondément, même quelques années plus tard. Un mélange d'émotions me submerge, la nostalgie et l'excitation se mêlant dans un tourbillon de souvenirs. Les mots d'Olivier résonnent encore dans ma tête. La vie à cette drôle de façon de nous surprendre, et qui sait ce que l'avenir nous réserve ?

Mes réflexions se poursuivent tout en rangeant, pensant aux innombrables heures passées à créer des leçons, à corriger des copies et à encourager mes élèves. Chaque morceau de papier que je dépose dans la boîte à recyclage représente une histoire, une interaction, un moment précieux. J'ignore si mes anciens élèves se souviendront de moi comme je me souviens d'eux. Il y a 10 ans, je ne pouvais pas imaginer ma retraite.

« Une nouvelle aventure commence », murmure une voix dans ma tête. Je me lève et fais un dernier tour d'horizon dans mon bureau, m'imprégnant de l'atmosphère chargée d'émotions, puis je me

dirige vers le salon. Gina, toujours à mes côtés, me regarde avec ses grands yeux compréhensifs.

« Allez, Gina, on met le nez dehors ! On se débarrasse de cette boîte remplie de souvenirs et après, je te propose un bon documentaire. Cela t'intéresse ? »

Ma fidèle compagne, toujours partante pour une sortie, remue la queue avec enthousiasme. Ensemble, nous traversons la pièce, et je dépose la boîte sur le seuil. En sortant, l'air frais me surprend, une pluie fine caresse mon visage. Au-dessus de moi, la lune perce un ciel tourmenté, tandis que les ombres des arbres dansent sous la lumière des réverbères.

« Regarde, ma belle, même la nature sait être magnifique dans son chaos. »

Je m'arrête un instant, savourant cette impression de calme. Chaque chose à son cycle, chaque saison son renouveau. Un peu comme moi, finalement.

Nous avançons jusqu'au bac à recyclage, et dans un geste presque cérémonial, je me défais de la boîte. Une nouvelle légèreté s'empare de moi.

« Voilà, adieu, vieux souvenirs », soufflai-je en la laissant tomber. Un soupir de soulagement m'échappe, comme si je venais de larguer un poids invisible.

C'est alors qu'une voix surgit de l'autre côté de la rue.

« Vous me parlez, Mme Jolicoeur ? »

Je lève les yeux, apercevant M. Saillant, mon voisin d'en face, me scrutant d'un air intrigué.

Un brin amusé, je lui souris.

« Oh, excusez-moi, M. Saillant. À mon âge, on commence à parler toute seule... »

En rigolant, il me répond :

« Ne vous en faites pas, à mon âge, on devient sourd et seul, alors à chaque bruit, on croit que quelqu'un nous adresse la parole ! »

Attendrie, je secoue la tête par cette scène presque absurde. Gina me regarde, perplexe, comme si elle songeait pourquoi les humains avaient tant de mal à gérer le temps qui passe.

D'un coup d'œil vers M. Saillant, qui s'approche lentement de son propre bac à poubelle, un sac à la main, le dos légèrement voûté, je remarque son regard toujours vif.

« Alors, que jette-t-on ce soir ? » demande-t-il en hochant le menton vers ma boîte.

« Oh, juste de vieilles copies corrigées, des notes, des bouts de ma carrière qui prennent la poussière », répondis-je en tapotant le couvercle du bac.

Il hausse un sourcil. « Vous appelez ça du recyclage ou un enterrement ? »

Je laisse échapper un petit rire. « Un peu des deux, je crois. Un grand ménage de printemps, le vide avant la retraite. »

Lentement, M. Saillant jette son sac dans son propre bac avec un soupir. « Moi, c'est des restes de mon souper et un vieux journal que je n'ai jamais lu. Rien de bien philosophique. »

« Tout dépend de ce qu'il y avait dans le journal. Peut-être que vous jetez une histoire que vous auriez adorée. » Il rit doucement en secouant la tête. « À mon âge, j'ai lu suffisamment d'histoire pour savoir que les plus intéressantes, sont celles que l'on vit, pas celles qu'on trouve dans les journaux. »

Après avoir réfléchi un instant à ses paroles, je regarde la boîte que je viens de jeter. « Vous croyez qu'on peut vraiment tourner une page en la mettant au recyclage ? »

Il hausse les sourcils, comme s'il pesait la question, puis finit par dire avec un sourire : « Peut-être pas. Mais, cela laisse au moins de la place pour écrire les suivantes. » Un silence agréable s'installe entre nous, seulement troublé par le bruissement des feuilles sous la pluie. Gina s'assoit à mes pieds, observant le voisin avec curiosité, comme si elle trouvait aussi qu'il avait une certaine sagesse.

« Et vous, Mme Jolicoeur, maintenant que votre boîte est presque partie, quelle est la prochaine page à écrire ? »

Je croise les bras, levant les yeux vers le ciel où lune se cache timidement derrière les nuages. « Bonne question. Peut-être un chapitre rempli d'imprévu, qui sait ? »

Il esquisse un sourire malicieux. « Tant que ce n'est pas un chapitre où on finit tous les deux à parler aux poubelles chaque soir. » Je ris. « Promis, si je commence à leur donner des noms, vous avez le droit d'intervenir. »

Nous restons là encore un moment, simplement à profiter du calme du quartier endormi. Puis, M. Saillant tapote le couvercle de son bac et recule vers sa maison.

« Bonne nuit, Mme Jolicoeur. Bonne écriture pour votre prochain chapitre. »

Je l'observe s'éloigner et laisse échapper un murmure : « bonne nuit, M. Saillant ! »

Gina me lance un regard entendu, et je caresse sa tête. « Bon, ma belle, il est temps d'aller voir ce documentaire. »

Nous rentrons, laissant derrière nous la bruine et quelques souvenirs, prêts à découvrir ce que la nuit nous réserve.

Je m'installe confortablement sur ma bergère, les pieds sur le pouf.

Je choisis un documentaire sur la nature, sur les oies sauvages, pourquoi pas ? Je souhaite juste me changer les idées tout en apprenant peut-être quelque chose d'insolite. Alors que l'écran s'illumine, les premières images sont magnifiques. J'en apprends plus sur ces oiseaux majestueux avec qui je cohabite depuis presque vingt ans. Elles viennent sur les rives du fleuve Saint-Laurent à chaque année. Il y a encore tant de beauté à découvrir, tant de passion à explorer.

Les images de paysages majestueux et de créatures fascinantes défilent, mais mes pensées dérivent encore vers Olivier. Que pourrait-il penser de cette nouvelle phase de ma vie ?

Je décide de lui lancer un appel :

Mon pouls s'accélère légèrement, et ma montre vibre aussitôt, m'indiquant que mon rythme cardiaque est un peu élevé. Je déteste déranger les gens « Calme-toi, Brigitte, ce n'est qu'un appel », me dis-je en riant intérieurement.

Je prends mon téléphone, hésite une seconde, puis appuie sur son nom. Après deux tonalités, sa voix chaleureuse résonne à l'autre bout du fil.

« Allô, ma Brie ! Quelle surprise à cette heure-ci ! Tout va bien ?

Oui, oui... enfin, sauf si tu considères qu'oublier de sortir les poubelles est une catastrophe nationale. Heureusement, ta montre veille sur moi. Disons que sans elle, mon voisin aurait eu droit à mon grand sprint du jeudi soir... D'ailleurs, il m'a saluée avec un grand sourire. Je crois qu'il me trouve charmante avec mes bigoudis et mon imperméable à poids verts ».

Ah, Brigitte, toujours aussi glamour ! J'aurais voulu voir ça.

J'imagine, tu ne devineras jamais. De plus, je viens d'apprendre que les oies des neiges sont monogames : elles se reproduisent avec le même partenaire toute leur vie. Toi qui sais tout, tu savais ça ? »

« Brie, tu n'as vraiment rien de mieux à faire que d'écouter des documentaires toute seule ?! Dis-moi, tu crois à ça, toi, la

monogamie ? Toi, la seule femme que je n'ai jamais vue en couple »,

« Oui, j'y crois comme toutes les femmes de mon époque, j'espère que ça existe encore ! De plus, ne t'inquiète pas, je ne suis jamais seule. J'ai ma fidèle Gina pour me tenir compagnie. »

Je jette un coup d'œil à Gina, qui m'observe de ses grands yeux malicieux. Elle s'est confortablement installée à mes pieds sur le pouf, comme si elle était la star du spectacle.

« Bon, je t'appelle juste parce que j'ai retrouvé un de tes vieux messages. Ça m'a bien fait sourire et penser à toi. »

« Ah oui ? Dis-moi tout ! Dans tes pensées, étais-je ton ami, ton patron ou ton amant ? »

« Question piège ? Et, toi, tu fais quoi à cette heure ? lui demandai-je. »

« Eh bien, Jessie et moi, nous nous sommes lancés dans une partie de Scrabble. Imagine, je viens tout juste de poser le mot "Zygomatique" pour 75 points ! »

(Un éclat de rire se fait entendre)

« Oh là là, pauvre Jessie ! Son père ne lui laisse jamais de chance... Tu sais, dis-lui que sa marraine aimerait bien lui être un petit oiseau pour lui souffler quelques mots et pour équilibrer un peu les scores ! »

« Vous vous mettriez à deux contre moi ? » me demanda Olivier

« Absolument ! Alors, on se refait une partie de Scrabble bientôt ? Peut-être que cette fois, tu n'auras pas autant de chance. »

« On verra bien... Je te remercie pour cette conversation. »

(Au loin, Jessie crie derrière son père)

« Tante Brie, je t'aime, et dis à Gina que je lui envoie tout plein de caresses ! »

« Promis, je lui ferai beaucoup de caresse de ta part, elle te fait un clin d'œil en retour avec ses petits yeux malicieux. Bonne soirée à vous deux, et Oli, prépare-toi, car la prochaine fois, je te réserve une sacrée défaite !

« Bisous ! »

Je mis fin à l'appel, bercé par le rebond de souvenir des doux bruits des rires de Jessie et d'Olivier. Comme je les aime, ces deux-là. Je regarde autour de moi, le soupir complice de Gina, confortablement installée sur le pouf, me rappelle qu'Olivier et sa fille seront ma seule raison de rester à Saint-Joachim après ma retraite. Je pourrais retourner auprès de ma famille, aller labourer des champs ou même tout vendre pour partir à l'aventure autour du monde. Ou encore, faire comme les oies des neiges : partir en hiver pour revenir au printemps.

En me couchant ce soir-là, je fermai les yeux en pensant à ce que ma vie sera sans le travail. Peut-être sera-t-il enfin temps d'explorer cette vie comme un changement de cap. La vie continue, et je dois rester ouverte à l'aventure !